



Récits de vie au Burkina Faso: Enjeux, rhétorique, réception.

Edgard Sankara.

Harmattan, 2016. 201 pp.

ISBN 978-2-343098-77-7

L'ouvrage d'Edgard Sankara explore la dynamique des récits de vie au Burkina Faso, en mettant l'accent sur leurs dimensions sociopolitiques, rhétoriques et culturelles. Sankara analyse ces récits comme des instruments de construction identitaire et de préservation de la mémoire nationale. Ces récits, souvent entre mémoire individuelle et témoignage collectif, jouent un rôle crucial dans la transmission de la mémoire et dans la contestation des récits officiels. Son ouvrage est subdivisé en plusieurs parties dont nous faisons l'économie dans ce travail. Cela sera suivi d'une analyse critique de l'ouvrage.

L'auteur montre, dès l'entame que la pratique des récits de vie au Burkina Faso a longtemps été entravée par des régimes autoritaires et l'héritage de la censure coloniale. Ce n'est qu'après les années 1990, avec la démocratisation, que ces récits se multiplient, notamment à travers des autobiographies et des mémoires de figures politiques comme Adama Toure, Saye Zerbo, et Valère Some. Ces récits offrent une réflexion sur l'histoire nationale et les luttes politiques et sociales de l'époque. Sankara distingue plusieurs formes de récits : autobiographies (récits à la première personne), biographies (récits par un tiers) et mémoires (témoignages d'événements vécus), bien que la catégorisation de ces œuvres reste complexe. Des auteurs comme Adama Toure refusent des étiquettes trop strictes, comme l'appellation "mémoires", soulignant ainsi la diversité et la subjectivité des récits.

Sankara fait ensuite une analyse rhétorique qui met en lumière les stratégies narratives des auteurs, notamment la construction d'identités et la transmission de valeurs culturelles. Il explore les autobiographies co-écrites, où l'auteur et le rédacteur collaborent pour produire le texte, souvent dans une perspective anthropologique. L'exemple de Joseph-Mukassa Some, dont l'autobiographie est rédigée avec Yves Bourron, soulève des questions sur la paternité de l'œuvre et sur le rôle de l'ethnologue comme médiateur culturel. Ce phénomène révèle l'absence d'une tradition

d'autobiographie écrite de manière autonome au Burkina Faso. Selon Philippe Lejeune, la collaboration permet de garantir l'authenticité des récits tout en attribuant une forme d'auteur au rédacteur.

Dans le premier chapitre, l'auteur rappelle que la réception de ces récits varie en fonction des publics (académiques, politiques, populaires) et met en lumière leur rôle essentiel dans la construction de la mémoire collective. Malgré leur subjectivité, ces récits participent à la transmission de la mémoire et à la critique des narrations officielles. Ils servent de sources pour l'écriture de l'histoire, notamment dans un contexte où les archives publiques sont souvent fragiles et incomplètes.

Le deuxième chapitre de l'ouvrage explore les mémoires d'Amadou Hampâté Ba et de Birago Diop sur la Haute-Volta coloniale. Ba, en particulier, fournit une perspective nuancée sur la domination coloniale, mettant en évidence les résistances des chefs locaux et les actions justes de certains administrateurs coloniaux. Diop, de son côté, adopte un regard complémentaire, oscillant entre proximité avec les colons et fidélité à ses racines africaines. Ces récits, bien que rarement valorisés par la critique, sont des archives vivantes essentielles à l'histoire coloniale, permettant de compléter les récits officiels.

Le chapitre trois s'intéresse aux récits de vie postcoloniaux, en particulier ceux d'Adama Dramé, griot, et de "Hawa", prostituée burkinabè. Ces récits, issus d'entretiens oraux, soulèvent des interrogations sur l'authenticité et la médiation des transpositeurs, souvent occidentaux. Sankara analyse comment ces récits créent un jeu de miroirs entre la culture burkinabè et l'Occident et comment la médiation influe sur la perception des identités. Dramé, par exemple, critique le regard ethnocentrique des Européens sur l'Afrique, soulignant la superficialité de leurs savoirs. Il milite pour une réappropriation de la culture traditionnelle africaine, se positionnant contre la modernité occidentale qui marginalise les traditions africaines.

Dramé se distingue par sa critique de l'adhésion des élites africaines aux symboles de la modernité occidentale, tout en plaidant pour la valorisation de la culture africaine traditionnelle. Il propose des solutions pour préserver la tradition, comme la création de médias dédiés à la culture traditionnelle. Sa réflexion

dépasse les critiques sociales pour offrir une alternative postcoloniale, intégrant tradition et modernité. Cette démarche, selon lui, est essentielle pour préserver l'identité culturelle dans le contexte d'une Afrique moderne.

L'auteur va s'intéresser particulièrement à l'autobiographie de Malidoma Patrice Some, *Of Water and the Spirit*, un exemple de récit de vie postcolonial. Some, un Dagara, raconte son enlèvement par les Jésuites et sa réintégration dans sa culture traditionnelle. Son récit, bien que marqué par des contradictions et des incohérences, offre une réflexion sur les ravages du colonialisme et la perte des savoirs traditionnels. Il critique le rôle du colonialisme et du christianisme dans cette perte, tout en valorisant les rituels d'initiation traditionnels comme modèles de cohésion sociale. Cependant, la réception de son ouvrage varie. Certains le critiquent pour son côté fiction, tandis que d'autres soulignent la portée symbolique de son témoignage.

Sankara conclut son ouvrage en suggérant que ces récits de vie, bien qu'ils soient partis pris personnels et argumentatifs, constituent une archive mémorielle cruciale pour l'histoire du Burkina Faso. Ces récits, souvent produits par des figures politiques ou sociales, sont des instruments de réhabilitation ou de légitimation, visant à influencer la perception publique ou à réécrire certains aspects de l'histoire nationale. Certains récits, comme ceux de Laurent Bado ou Pierre Zabre, sont des dispositifs de persuasion, visant à rectifier des malentendus ou à défendre une image publique. D'autres récits, plus neutres en apparence, permettent une réflexion sur les événements historiques et offrent des perspectives alternatives.

D'un point de vue critique, l'ouvrage de Sankara constitue une contribution importante à la compréhension des récits de vie dans le contexte politique, social et culturel du Burkina Faso. À travers une analyse méticuleuse des récits autobiographiques, des mémoires et des témoignages, Sankara explore la fonction de ces récits dans la construction de la mémoire collective et la réécriture de l'histoire nationale. L'ouvrage montre que les récits de vie, loin d'être de simples témoignages personnels, sont des espaces d'affrontement idéologique où chaque auteur cherche à réécrire l'histoire collective du Burkina Faso. Ces récits, qu'ils soient autobiographiques ou médiatisés, jouent un rôle crucial dans la transmission de la mémoire nationale et la critique des récits dominants, contribuant à façonner une histoire vivante et dynamique du pays. L'ouvrage s'intéresse à des figures politiques et sociales de premier plan, tout en abordant des récits moins connus, ce qui en fait

un travail précieux pour les chercheurs en histoire, littérature et études postcoloniales.

Sankara pose les bases de son analyse en soulignant les obstacles rencontrés par les récits de vie sous les régimes autoritaires et la censure coloniale. Cette contextualisation est essentielle pour comprendre pourquoi les récits de vie ont pris une telle importance dans le Burkina Faso post-1990. L'ouvrage démontre clairement que ces récits, loin d'être de simples témoignages personnels, sont des instruments de contestation politique et sociale, visant à réhabiliter certaines figures historiques et à réécrire l'histoire du pays.

Un des mérites de l'ouvrage est la manière dont Sankara met en lumière la diversité des récits, qu'ils soient autobiographiques, biographiques ou des mémoires. Cette distinction permet de mieux comprendre les différentes approches utilisées par les auteurs pour raconter leur vécu et leur vision de l'histoire. En outre, Sankara souligne l'importance des récits de vie comme médiums de résistance contre les versions officielles de l'histoire, ce qui enrichit le débat autour de la mémoire et de l'identité nationale.

L'analyse des stratégies narratives utilisées par les auteurs, en particulier la question de la co-écriture des autobiographies, est un autre point fort de cet ouvrage. L'auteur examine les rôles des médiateurs culturels, comme les ethnologues, dans la production de ces récits. Cette réflexion permet de comprendre l'impact de la médiation sur la forme et le contenu des récits et soulève des questions intéressantes sur la paternité des œuvres et l'authenticité de ces témoignages.

Bien que l'analyse des différentes formes de récits soit précieuse, elle pourrait prêter à confusion. La frontière entre autobiographies, mémoires et biographies reste floue à certains endroits, ce qui peut rendre la classification des récits plus complexe qu'elle ne le devrait. Cette question de catégorisation aurait mérité d'être davantage clarifiée, notamment à travers des exemples précis qui illustrent les limites de ces catégories.

Si l'ouvrage couvre une grande variété de récits, il reste focalisé sur les récits issus de personnalités politiques ou sociales de premier plan. Bien que ces récits aient une valeur indéniable, l'ouvrage aurait gagné à intégrer davantage de témoignages de citoyens ordinaires, dont les récits sont souvent plus difficiles à recueillir, mais tout aussi révélateurs des dynamiques sociales et politiques du pays. L'absence de cette dimension pourrait donner une vision partielle de la réalité des récits de vie au Burkina Faso.

L'ouvrage reste très académique dans sa démarche, ce qui peut le rendre difficile d'accès pour un large public. Bien que la dimension théorique soit nécessaire pour structurer l'analyse, une approche plus concrète et plus proche des récits eux-mêmes aurait renforcé l'impact du texte. Par exemple, davantage de récits analysés en détail, avec des extraits représentatifs, auraient permis de rendre l'ouvrage plus vivant et d'illustrer les idées abstraites de manière plus tangible.

En conclusion, *Récits de vie au Burkina Faso* est une œuvre académique précieuse qui éclaire la manière dont les récits personnels contribuent à la construction de la mémoire collective et à la réécriture de l'histoire du pays. À travers son analyse des récits de figures politiques et sociales, Sankara parvient à montrer l'importance de ces témoignages dans la critique des narrations dominantes. Toutefois, l'ouvrage aurait gagné en clarté et en diversité en abordant des récits moins institutionnels et en affinant sa catégorisation des différentes formes de récits. Malgré ces quelques limites, l'ouvrage est un excellent point de départ pour ceux qui s'intéressent aux enjeux de la mémoire, de l'identité et de l'histoire au Burkina Faso.

Mori Edwige Traore

edwige.traore@inss.gov.bf

Institut des Sciences des Sociétés (INSS)

**Centre National de la Recherche Scientifique et
Technologique (CNRST), Burkina Faso**

ORCID: <https://orcid.org/0009-0002-5436-630X>

DOI: <https://doi.org/10.17159/tl.v62i1.135305>